



## Comment est-on traité par le monde du travail

### Personnes nouvelles

Invitée : *Florence Aubenas*, journaliste et auteur du livre « *Le quai de Ouistreham* »

*Jean-Luc Blondé, Abdallah Ben Djaballah du Val-d'Oise  
Morgane Barthod, Marco Le Pape de Noisy-le-Grand  
Michel Hannhart de Champeaux  
Pascal Percq de Lille*

La recherche de travail, un parcours plein de déception, d'humiliations, de découragement

Le groupe de Bezons présente une saynète :

*Mérim* cherche un emploi de femme de ménage. Elle est reçue par le responsable d'une entreprise qui lui dit avoir besoin d'une femme de ménage pour le lendemain, 6h du matin. Le soir, il l'appelle pour l'informer que son titre de séjour ne lui permet pas de travailler. Mérim est désespérée. Elle veut absolument travailler et ne pas vivre du RSA.



*Bella Berdugo* : Par l'ANPE, je me suis présentée pour un poste de documentaliste qui était mon métier. J'ai passé un test par ordinateur. La personne qui m'a reçue n'a fait aucun commentaire. Elle m'a dit : « On vous écrira ». Je n'ai jamais eu de réponse. Après de telles expériences, j'ai eu l'impression d'avoir dépassé un point de non-retour. On m'a proposé une sorte de bilan de compétences. C'était à côté de la plaque. Alors, je me suis formée par mes propres moyens. Décrocher un travail, c'est souvent un concours de circonstances. Il s'en faut de peu de passer de l'autre côté de la barrière définitivement.

*James Jaboureck* : M. Chérif nous dit : « Quand on cherche du travail, si on n'a pas de qualification, c'est par le bouche-à-oreille que ça marche le mieux. Mon épouse, c'est par le bouche-à-oreille qu'elle a trouvé un travail, et elle a un CDI. J'ai travaillé dans le nettoyage. Mon patron était prêt à me reprendre si ma santé s'était améliorée. Mais depuis 1999, je ne peux plus travailler. »

Le groupe des Yvelines présente une saynète.

**Maria De Fatima cherche du travail au pôle emploi. L'agent d'accueil l'envoie vers l'ordinateur. Mais elle ne sait pas l'utiliser, elle ne peut pas lire les petites annonces non plus. Elle est alors reçue par une conseillère. Elle repère une offre de 3h de ménage par semaine chez Mme Fauxcabosse. Elle l'appelle. La patronne lui demande si elle est arabe. Maria De Fatima est portugaise.**

**Laurence Abotchi : C'est une question de racisme. Faudrait un peu arrêter le racisme sur le marché de l'emploi.**

**Dominique Vienne : Maria De Fatima a trouvé un travail stable, mais elle a galéré pour avoir un contrat de travail signé. Elle ne connaissait pas ses droits, alors elle a décidé de les potasser.**

**Maurice Dubois : Dans notre groupe quelqu'un a dit : « Je suis au chômage depuis très longtemps, je ne cherche plus d'emploi, je n'y crois plus. Un CV où il y a 10 ans de chômage, c'est fini, faut pas se leurrer. C'est fini pour moi. Ça n'est pas un choix, ça s'est imposé. Ma vie s'est arrêtée le jour où je n'ai plus eu d'emploi. »**

**Christian Le Goff : À force d'être humilié, on ne cherche plus. On se prend un refus à chaque fois, il faut être kamikaze pour chercher de l'emploi dans ces conditions. À Pôle-Emploi il y a beaucoup de dysfonctionnements et de faux-semblant. Les chômeurs sont classés en trois ou quatre catégories selon leur parcours. Ils ont tout informatisé alors que les trois-quarts des gens ne savent pas se servir d'un ordinateur.**



**Daniel Mendocha : Je suis en invalidité. Je l'ai caché. J'avais trouvé du boulot comme cariste. Un soir j'ai fait une crise d'épilepsie. J'ai été obligé d'avouer que j'étais en invalidité. Plus de boulot ! Les handicapés ne trouvent du boulot que dans les CAT. On ne travaille qu'avec des handicapés. On nous parque dans des endroits spéciaux et pas spécialement adaptés au handicap. Je trouve ça aberrant**

**Florence Aubenas : Ce qui me frappe beaucoup dans tous vos témoignages, c'est que la plupart d'entre vous décrivent le fait qu'en France il y a comme un mur transparent entre eux et nous. Quand on est du bon côté, ça va, mais dès qu'il y a une toute petite chose qui déraile, on passe de l'autre côté, et il y a toute une pente à remonter. C'est très très dur. Moi je viens du côté des chanceux. Je suis grand reporter. Mais je suis arrivée à Caen avec un CV où j'avais tout enlevé pour trouver n'importe quel boulot. Alors on est comme tout le monde « largué », on est de l'autre côté du mur. Ceux qui ont l'expérience de Pôle-Emploi savent que lors d'un entretien, vous entendez tout ce qui se dit à la table à côté. Vous êtes en train de dévider votre vie avec quelque chose qui n'a pas marché parce qu'autrement vous seriez ailleurs et d'autres entendent. Ce n'est pas agréable.**

**Ce qui m'a frappée, c'est qu'on vous demande d'être riche avant d'être pauvre. On vous dit : « vous avez une voiture ? Pas de voiture, pas de boulot ! Vous avez un portable, parce que faut pouvoir vous appeler au dernier moment ? Pas de portable, pas de boulot ! »**

**On vous dit : « vous n'avez pas eu cette formation : au revoir ! » Le train est parti et vous êtes en train de regarder les gens dans les wagons et faire au revoir. Comment faire pour remonter à bord ? Comment faire pour pouvoir faire partie de ces gens-là ?**

**Je m'étais dit : je vais chercher du boulot, on va me faire faire des trucs durs, mais je trouverai parce que je suis prête à tout. Mais on vous dit : « vous allez faire deux heures et grâce à ces deux heures vous allez pouvoir trouver un autre boulot qui va vous permettre de faire quatre heures, et ces quatre heures en feront plus. » Quand on accepte ça, on se demande : Est-ce que c'est vrai ? Ou est-ce qu'on me dit ça pour mieux m'exploiter derrière ? Comment savoir si on va pouvoir trouver un vrai boulot ? La société nous renvoie l'image qu'on ne travaille pas, on fait des heures. Non seulement on rame et en plus on vous dit : « Madame, vous ne travaillez pas, vous faites des heures et ça vous arrange bien. » C'est vraiment difficile d'accepter qu'on vous dise que votre travail n'est pas vraiment un travail.**

**Cette recherche, elle est cassante. Ce qui devrait être une étape pour mettre le pied à l'étrier, ne l'est pas.**

*Patrick Caudron* : Une jeune de 15 ans qui se présente pour faire un stage comme hortultrice. La personne la regarde et lui fait : vous êtes une fille,

vous êtes toute mince, vous avez 15 ans, Mademoiselle, changez de métier. Mais elle ne s'est pas découragée, elle a continué quand même.

## — ■ Aujourd'hui il faut des diplômes, un permis de conduire, un téléphone...

*René Viney* : Je me suis présenté. Il m'a donné un escabeau, une pince, un tournevis. Il me dit : « vous allez monter là-haut, vous démontez. » J'ai tout démonté. Il m'a dit : « vous revenez demain. » Aujourd'hui, c'est plus difficile. Ils vous demandent d'abord les papiers, les diplômes. Ils demandent l'instruction. Quand j'ai travaillé, je ne savais ni lire ni écrire, aujourd'hui pour balayer ils demandent le bac.

*Patricia Cardon* : Mon mari a travaillé six mois dans une grande entreprise automobile en tant qu'intérimaire. Il y a eu des départs en retraite. Il a postulé pour un poste. On lui a répondu : « on ne peut pas vous embaucher, vous n'avez pas le permis de conduire ». Mon mari pendant les six mois, il allait en vélo, il faisait douze kilomètres, aussi bien le matin que le soir.



*Michel Chêne* : C'est une question d'évolution. Aujourd'hui même avec un diplôme, je n'arrive pas forcément à trouver du travail. À l'ANPE, ils vont donner un travail intermédiaire. Mais ça, c'est pour dépanner. Si on ne prend pas, c'est des suspensions.

## — ■ Au travail, c'est difficile de se défendre, souvent on subit

*Micheline Mahier* : J'ai travaillé dans les cantines des écoles. Les chefs n'étaient pas très sympathiques. Il y en a un qui nous traitait de « gogols », je ne sais pas pourquoi. Une autre disait que je n'avais pas de savon chez moi. C'est méchant, ça ne se dit pas. Elle se prenait pour un dieu. Elle avait un pouvoir sur nous, elle allait à la mairie pour voir la principale et nous faire virer. Les collègues ne peuvent rien dire. Tout le monde subit. On n'était pas payé le mois d'août, il fallait trouver autre chose, ou attendre le mois de septembre pour toucher sa paye. Ça c'est la vie !

*Marie-Françoise Ferlaque* : Ma dernière expérience, c'était la cantine. Il y avait des jalousies. On disait que je ne foutais rien, que je n'allais pas assez vite. Je ne pouvais pas quitter, je n'avais pas autre chose. Une fois, la chef me dit : « La Caisse des écoles voudrait te voir, t'as des problèmes. » Moi j'avais une crise de nerfs, presque. Je leur ai dit : « il faut que j'écoute la chef et les collègues. » Elle m'a dit : « Il faut que vous écoutiez votre chef, mais vos collègues, vous les envoyez promener. » J'ai souffert par les nouvelles qui commandaient. Elles étaient toujours fatiguées, alors c'est moi qui devais transporter les boîtes de 5kg.



Le groupe de Trappes présente une saynète :

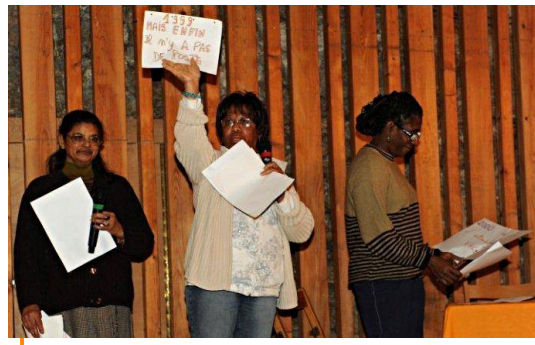
*Marie travaille 4 heures par jour dans la cuisine d'un collège. Chaque jour, elle subit des humiliations de la part de ses collègues : Elles lui font faire les travaux qu'elles ne veulent pas faire elles-mêmes. Elles se moquent d'elle. Elle ne va pas assez vite. Elle n'a pas droit à la tenue de travail. Les collègues se partagent les restes des repas sans lui en donner...etc. Elle a été 4 ans ainsi en CDD.*



*Renée Weingrod : Marie a travaillé même si elle n'était pas heureuse car elle n'avait pas le choix. Quand elle rentrait chez elle, elle pleurait, elle n'en pouvait plus, elle a cru devenir folle.*

Le groupe de Bourg-la-Reine présente une saynète :

*Marie a été 25 ans vacataire comme femme de ménage à l'Université de Paris. Elle a demandé tous les ans pour devenir titulaire. On lui répondait qu'il n'y avait pas de poste de titulaire. En 2003, arrive une nouvelle responsable qui fait appliquer pour Marie la « loi Sapin ». Elle est titularisée, se forme et devient agent d'accueil.*



*Florence Aubenas : On a du mal à parler pour se défendre. On a du mal à utiliser les armes comme le code du travail, les syndicats, les prud'hommes. Un jour, on nettoyait un camping, il y a un patron qui commence à expliquer comment il fallait ranger le linge sale. Son idée me semblait complètement idiote. Je lui dis : « il vaudrait mieux faire comme ça. » Il me regarde, et me dit : « Madame Aubenas, n'essayez pas de faire l'éducation de gens mieux élevés que vous. » J'ai regardé les filles. Elles me faisaient signe de me la boucler. Quand il est parti, elles ont dit : « Cet imbécile, on fera comme on veut. » On a l'impression qu'à la position où on est, même si on a raison, on a tort. C'est-à-dire que les mots n'ont pas le même poids.*

*Mais j'ai rencontré plus de solidarité que vous. Je trouvais qu'on se tenait les coudes. Quand il y en avait un qui avait une voiture, il aidait l'autre. Quand il y en avait une qui avait des enfants à chercher, on disait : « Va-z-y, je fais ton boulot. » Il y avait cette solidarité, pour moi c'est resté comme quelque chose de fort.*

J'ai travaillé en équipe, en usine et j'ai toujours trouvé de la solidarité. Il faut être solidaire envers les autres pour qu'on soit solidaire envers vous.

*Chantal Paudeau : Je suis dans le milieu de l'aide à la personne. L'ordinateur a fait quand même beaucoup de mal. On arrive dans les associations-employeurs, il y en a qui sont assis derrière leur bureau, et on dirait qu'ils savent tout. Ils vont nous dire : « faut faire ci, faut faire ça. » En fin de compte, ça n'a aucun sens. Nous on sait que ce n'est pas ce qu'il faut faire.*

*Claire Lavoué* : J'aide les gens qui veulent changer de travail. Récemment, on a aidé un monsieur qui travaille sur ordinateur mais qui devient aveugle. Son chef de service nous a appelés en nous disant : ce monsieur ne fonctionne plus, est-ce que vous pourriez nous le changer ? Le monsieur nous appelait aussi en nous disant : « Je ne peux plus travailler, mes collègues ne me parlent plus parce que je ne peux pas les aider. » Or il y a des moyens pour aider les gens handicapés. On a trouvé à ce monsieur un poste possible pour lui mais sans le changer de service.



*Adama Ouattara* : Chez nous on a appelé ça : « J'ouvre la fenêtre » : Ceux qui trouvent un emploi dans un endroit, ouvrent la porte à ceux qui ne travaillent pas. Chez nous, la solidarité c'est la base de tout... Pour trouver un travail, il faut savoir des codes : faut mettre un costard, il faut se présenter d'une certaine manière... Quand une personne est déjà entrée dans le travail, elle a déjà passé tous ces codes. Elle peut ouvrir la porte à d'autres.



*Patrick Bourse* : Dans le travail on a besoin de respect et de confiance. Un rythme de travail normal, mais pas de chef qui vous met la pression. Maintenant il est difficile de faire grève. Les ouvriers ont peur de perdre leur emploi, surtout les étrangers, or ils sont plus nombreux que nous. Ce qui est important aussi c'est le salaire. Si le salaire ne monte pas, comment on va faire pour payer le loyer ? Parce que le loyer augmente...

Le groupe de Noisy-le-Grand présente une saynète en quatre actes :

- *Un travailleur se fait refuser un emploi parce qu'il est handicapé. L'employeur craint les absences maladie.*
- *Un employé handicapé n'est convoqué au pôle emploi que pour signer.*
- *Une femme de ménage refuse des heures dans les hôtels à cause de mauvaises expériences antérieures. Le pôle emploi lui dit qu'elle n'a pas le choix.*
  - *Une femme se fait embaucher par TAE (Travailler et Apprendre Ensemble). L'entreprise adapte son horaire de travail en tenant compte de ses problèmes de dos. Puis on la fait évoluer sur un poste en informatique, mieux adapté à sa santé.*

*Chantal CAUDRON* : Je travaille à TAE. Il y a l'entente et le respect entre les collègues et le patron, que je n'avais pas vécus dans une autre entreprise. Les patrons devraient prendre modèle sur TAE.

## ■ Pourquoi n'avez-vous pas interrogé les vraies femmes de ménage ?

*Marie Varon* : Pourquoi avoir choisi d'écrire comme si vous étiez une femme de ménage, au lieu d'interroger des vraies femmes de ménage ? Pourquoi ne pas leur donner la parole ?

*Florence Aubenas* : Raconter une catastrophe, les journaux savent le faire parce que c'est quelque chose qui casse le quotidien. Mais raconter la vie quotidienne, les journaux n'y arrivent pas souvent. C'est difficile quand on est journaliste de raconter la vie quotidienne des gens et je ne suis pas sûre que les

gens à qui j'aurais parlé auraient raconté tout à fait les choses comme elles sont. Par exemple, une des conversations les plus importantes aux pauses était autour de comment on fait pour se faire soigner : c'est cher, faut aller à l'hôpital...etc. Or je n'aurais jamais eu l'idée de poser cette question-là, j'aurais posé des questions sur le travail mais pas sur la santé. C'est plus facile de raconter les gens en partageant leur quotidien qu'en les interrogeant sur ce quotidien. En donnant le micro aux gens, je me suis rendu compte qu'eux-mêmes avaient du mal à se raconter.

*Marie Varon* : Comme vous avez déjà fait un premier métier, journaliste, je trouve que vous avez plus d'expériences de ce côté-là, plus de facilités pour faire ce livre.



*Bérengère de Clermont Tonnerre* : Au groupe de préparation Marie nous a dit : « C'est plus facile pour Florence Aubenas parce qu'elle sait écrire, elle a des relations alors que les femmes de ménage, on ne les écoute jamais. Elle on l'écoute dès qu'elle ouvre la bouche. »

## — ■ Tout travail a sa dignité

□ Votre histoire est très enrichissante. J'aurais voulu savoir comment et pourquoi vous est venue l'idée de faire cette expérience ?

*Florence Aubenas* : Le mot « crise », pour moi c'est un mot très présent et à la fois un mot vide. J'ai fait ce bouquin pas pour raconter ma vie, mais pour raconter la vie des autres gens qui traversent ça : comment ils s'en sortent ? C'est quoi leurs rêves ? Comment ils voient les choses ?

Ce qui m'a beaucoup frappée, c'est que dans le cadre du boulot, je n'ai jamais entendu quelqu'un se plaindre. Ce soir, il est 9h ½ c'est l'heure où on embauchait sur le ferry, et je pense toujours à celles qui y vont, et moi qui n'y vais plus. Elles y sont, il n'y en a pas une qui est là en train de geindre. Ce courage-là, c'est quelque chose d'incroyable. Tout travail si dur soit-il, a sa dignité. Bien sûr qu'il faut se battre pour que les conditions de travail s'améliorent, qu'on soit mieux payé, qu'on ait des boulots à plein-temps, qu'on nous parle mieux, qu'on ne soit pas invisible, que toute cette reconnaissance, ce respect soient là. Mais en dehors des conditions, le travail en lui-même, a sa dignité

*Florence Aubenas* : C'est vrai, vous avez raison. Quand vous êtes femme de ménage, vous passez de cet autre côté où vous êtes invisible. Au début, où je commençais à faire le ménage, je rentrais dans une pièce, je disais : « Bonjour. » Les gens ne répondaient pas. Vous n'existez pas. C'est vrai que si j'écris un livre, il va être publié. On va m'écouter. C'est pour ça que j'ai voulu faire ce travail-là, ce n'est pas pour parler à la place de quelqu'un, mais pour faire voir des gens qu'on ne voit pas. Maintenant c'est à vous de prendre le relais, c'est à vous de parler comme ce soir. Vous connaissez votre vie et vous avez envie d'en parler. C'est à vous de continuer cette route-là. Moi je suis à côté de vous, et je peux recommencer à ramer dans le même bateau.

J'habite dans ce pays, j'habite dans ce monde, et ça m'intéresse qu'il change. Ça m'intéresse que la vie bouge, que les choses évoluent. J'ai modestement fait ce que je sais faire : écrire des livres. Pour le reste, je pense qu'on doit être tous ensemble et continuer la route tous ensemble.



Compte-rendu réalisé par : le groupe des alliés  
Photos : François Philiponeau  
Mise en page : Jean de Castelet  
Contact : Université Populaire Quart Monde Île de France  
Mouvement ATD Quart Monde  
15, rue Maître Albert  
75005 Paris  
Tél. : 01 46 33 35 31  
E-mail : [upqmidf@atd-quartmonde.org](mailto:upqmidf@atd-quartmonde.org)